

bons, je me dis : je ne la reverrai plus sur la terre. Je n'ai pas loin maintenant, le bon Dieu me prend pièce par pièce. Il m'a pris mon œil droit, mon poumon, ma jambe, il me prendra bientôt tout à fait. Vous n'aurez pas peur de moi quand je serai morte, n'est-ce pas ? Et elle ajouta sur un ton de douce plaisanterie : " Je serai très belle, j'aurai l'air d'une sainte."

Comme une sœur lui recommandait sa famille, qui avait grand besoin de secours d'en haut, elle répondit simplement : " Vous avez bien raison de me le demander de prier Dieu, car depuis que je suis si malade, le bon Dieu m'accorde tout ce que je lui demande."

Une de ses compagnes du noviciat ayant trouvé un remède qui avait apporté quelque soulagement à ses souffrances, elle la fit appeler pour la remercier, et lui dit : " Ma chère amie, priez pour moi, j'en ai tant besoin ! Toujours étouffée et je ne sais que je mourrai peut-être comme cela, quelle mort ! Vous savez, je ne desirais pas mourir et surtout de cette façon-là, mais il faut s'y faire." Puis souriant et reprenant un ton de douce joie : " Vraiment, ce n'est pas une mort digne de moi ! J'ai cru de mourir comme M. de Bernières, dans une extase d'amour, sur mon prie-Dieu, on comme ces grands saints dont l'excès d'amour rompt les liens qui les relient encore sur la terre. Au lieu de cela, je mourrai comme les plus simples mortels ! Enfin, il faut se laisser faire par le bon Dieu, mais il y a de vilains moments ! Si vous saviez comme Dieu me réduit ! Vous ne devez plus me reconnaître, je ne me connais plus moi-même, j'en suis venue au point de m'ennuyer devant le Saint Sacrement !"

Elle rappela alors à sa compagne plusieurs souvenirs du noviciat et de leurs premières années de religion et elle ajouta : " Je l'ai bien dit à notre sœur Marie de Sales, ces pauvres filles, elles auront du chagrin quand je n'y serai plus, elles m'aimaient tant ! N'est-ce pas que je ne me suis pas trompée ? Ah ! ma pauvre amie, comme il vous en coûtera de vous occuper de la faire entrer ! Je n'aurais pas voulu vous faire cette peine-là, mais décidément le bon Dieu semble le vouloir ! " Et en achevant ces mots, elle l'embrassa affectueusement.

Son état s'aggravait de jour en jour : les tubercules des poumons avaient gagné les entrailles et ses jambes commençaient à enfler ; ses quintes de toux étaient affreuses, même à entendre : elle lui déchirait le pectoral, et les médecins s'étonnaient de ces cruelles souffrances, tout à fait inhabituelles dans ce genre de maladie. Quelques-uns des sœurs eurent la pensée qu'un changement d'air, une saison d'Eaux-Bonnes, aideraient peut-être à la rétablir. Les médecins consultés répondirent que cela pourrait peut-être la soulager, mais la guérir, non. D'ailleurs ce projet rencontrait deux obstacles insurmontables, la règle de la Communauté et la volonté inflexible de Sabine elle-même. Ayant sur quelque chose de cette idée, sur laquelle sa sœur jumelle avait particulièrement insisté, elle en fut vivement affligée. Attachée par le fond des entrailles à sa maison religieuse, elle craignait toujours qu'on ne la crût pas heureuse, et surtout depuis qu'elle était malade, elle tremblait qu'on ne se figurât qu'elle regrettait de s'être faite religieuse. Pour couper court à des pensées irréalisables et qui la blessaient dans son sentiment le plus intime, elle écrivit à sa sœur la lettre suivante, où la vivacité de sa foi se montre toute entière :

Samedi-Saint, 1868.

" MA BONNE HENRIETTE,

" Depuis ton départ, j'ai vu de divers côtés que tu courrais le projet, si je n'allais pas mieux, de me faire changer d'air. Je suis fâchée que tu ne m'en aies pas parlé ici, car je t'aurais dit tout de suite ce que je t'écris aujourd'hui. Ta pensée me prouve que tu ignores plusieurs choses sur lesquelles je vais t'éclairer. Évidemment tu ne sais pas que nos vœux et nos règles nous obligent à une clôture irrévocable, qu'il ne nous est permis de rompre sous aucun prétexte. Le seul cas où il nous soit permis de changer de monastère, c'est pour rendre service, comme de prêter une supérieure ou une sœur dont on aurait besoin dans une autre communauté, ou bien pour faire une fondation, mais jamais pour des raisons personnelles. Un cas de santé s'étant présenté du temps de nos saints fondateurs, tous deux ont défendu toute sortie, sous quelque prétexte que ce fût.

" Tu comprends, d'après cela, ma chère Henriette, que je me ferais bacher en morceaux plutôt que de passer le seuil de la porte, dussé-je retrouver la santé de l'autre côté. Renonce donc à cette pensée, car les démarches que tu pourrais faire auraient d'autre résultat que de charger la conscience d'une grande faute, d'amener un grand scandale et de me porter à moi-même un coup mortel, par la pensée que dans le monde on peut croire que j'ai eu même l'ombre d'un pareil desir, et que s'il n'a pu s'effectuer, c'est parce qu'on m'a retenu prisonnière. Comprends bien, une fois pour toutes, que, pour moi, franchir la clôture, c'est renier mes vœux et rompre avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, si, il y a dix ans, sans connaître encore la grandeur de la vocation religieuse, j'ai cependant franchi tous les obstacles pour entrer ici, ce n'est pas après dix ans d'intimité avec Notre-Seigneur et après avoir goûté le don de Dieu, que j'irais l'abandonner. C'est ici la maison de mon repos, c'est là que je dois vivre et mourir entre les bras du Seigneur... Ah ! mon Henriette, je vous embrasse tous et prie pour vous, plus encore en ne disant rien qu'en priant... Ne te tourmente pas de moi ; je ne m'inquiète pas et je passe de bons moments à la tribune de la chapelle.

" Ta chère sœur,

" JEANNE-FRANÇOISE."

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer et de défendre cette règle, conséquence nécessaire de la clô-

ture, à laquelle Sabine s'attachait avec tant d'énergie. Je serai seulement remarquer à ceux qui seraient tentés de trouver cette rigueur excessive, que les religieuses de la Visitation font, comme toutes les religieuses, le vœu de pauvreté. Or, les changements de lieux et de résidence, les voyages aux Eaux, les séjours dans le Midi, sont des remèdes de riches : c'est un luxe que les pauvres ne connaissent pas. Ils se soignent tant bien que mal, et guérissent ou meurent là où les a placés la Providence. J'ajoute que lorsqu'on quitte le monde et qu'on entre au couvent, c'est pour se mortifier, se sacrifier et se préparer à mourir !

D'ailleurs, les supérieures de Sabine et ses compagnes firent tout au monde pour suppléer à ce remède extrême qui, d'après les médecins, n'aurait pu la sauver. Elles l'entourèrent, depuis le début de sa maladie jusqu'à la fin, de soins de toute espèce : malgré la pauvreté de la maison, on lui servait les mets les plus fins et les plus variés pour tâcher de vaincre son dégoût de toute nourriture. D'abord, cette recherche de table lui coûtait beaucoup : elle en était allégée et humiliée ; puis, le mal croissant, elle n'eut plus la force de s'en préoccuper. On la veillait chaque nuit, et les sœurs se disputaient la triste consolation de lui rendre ce service. Enfin, elle n'aurait pu trouver dans sa famille des soins plus constants, plus intelligents et plus affectueux. Ces preuves multipliées de dévouement la touchaient jusqu'au fond de l'âme, et son amour pour la communauté et pour ses compagnes s'accroissait encore, si c'est possible, par la reconnaissance. Elle cherchait tous les moyens de leur témoigner à son tour sa tendresse, et quand l'excès de la souffrance lui arrachait un mouvement d'impatience, une parole un peu vive, elle rappelait aussitôt la sœur qu'elle avait rebulée, l'accablait de marques d'affection et lui demandait pardon de ce qu'elle appelait son ingratitude et sa dureté.

S'excusant un jour de ces imperfections près l'une de ses compagnes du noviciat, elle lui dit : " Oh ! priez, priez pour moi, j'en ai tant besoin ! Il me faut tant de patience ! Et il en faudra tant encore ! " La sœur lui répondit en l'assurant de sa tendre amitié, et en la priant d'offrir de son côté pour ses pauvres filles (c'est ainsi qu'elle appelait ses anciennes compagnes) un peu de ses souffrances : " Ce n'est pas un peu, répliqua Sabine avec un doux sourire, c'est beaucoup, oh ! oui, beaucoup, que j'offre pour elles ! "

A partir de l'Assomption, l'état de la malade s'aggrava d'une manière inquiétante, l'enflure de ses jambes augmenta rapidement ; l'oppression, déjà si pénible depuis longtemps, devint beaucoup plus forte. Son relâchement spirituel semblait croître avec sa faiblesse et ses souffrances physiques : elle était tout éperdue, et dans ce naufrage de son corps et de son âme, le phare de l'espérance et de l'amour s'éteignait à jamais, et la laissait dans de lamentables ténèbres ; il était évident qu'elle touchait au point culminant de ce calvaire qu'elle gravissait si douloureusement depuis six mois. Le 18 août, elle eut encore la force de se traîner au parloir, pour y voir un de ses beaux-frères qu'elle avait toujours particulièrement aimé et qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps : avec sa simplicité habituelle, elle lui laissa voir l'abîme de la désolation où elle était plongée, et il sortit navré de cette entrevue. Ce fut la dernière fois qu'elle quitta sa chambre. Dans la nuit du 27 au 28, elle eut une crise d'étouffements si violente que, pendant plusieurs heures, ses sœurs s'efforcèrent de la voir succomber : ce fut une véritable agonie. D'après l'avis du médecin et dans la prévision d'une nouvelle crise qui eût été la dernière, on lui parla de recevoir les sacrements. Les sœurs craignaient que cette proposition, en lui révélant l'imminence du danger, ne réveillât ses terreurs de la mort. Il n'en fut rien : si la tentation de la nature était forte, la grâce était plus forte encore. Elle se confessa, communia avec une tendre piété, reçut le sacrement de l'Extrême-Onction avec la sérénité de ses plus heureux jours, et quand la cérémonie fut accomplie elle s'écria avec une joie toute céleste : " Oh ! que les grâces de Dieu sont abondantes ! "

A partir de ce moment et pendant le reste de son séjour en ce monde, ses angoisses de corps et d'âme s'adoucirent sensiblement, et sauf quelques retours douloureux, elle retrouva en partie ce calme, cette paix angélique dont le Seigneur l'avait gratifiée pendant toute sa vie. Sa faiblesse alla toujours croissant, mais ses souffrances aiguës diminuèrent, et ce fut une pente relativement douce qu'elle descendit au tombeau.

Elle eut l'ailleurs jusqu'à la fin une consolation indicible et qui lui avait fait défaut depuis qu'elle ne pouvait plus aller à la chapelle : ce fut la permission que lui accorda l'autorité archiépiscopale, de recevoir la sainte communion en viatique tous les trois jours. Le Seigneur vint à celle qui ne pouvait plus aller à lui, et chacune de ses visites était pour elle une source d'inéffables délices.

Les sœurs ont gardé un souvenir profond de ses paroles, de ses tendresses et de sa charité, pendant les longues nuits des deux derniers mois qu'elle passa sur la terre. Elle craignait toujours que ses compagnes ne se fatiguassent à la soigner, et elle veillait avec une douce sollicitude sur celles qui la veillaient elle-même. Ayant trouvé qu'une de ses compagnes du noviciat s'était dérangée trop souvent pendant la nuit à son sujet, elle s'en plaignait à la sœur infirmière qui la soignait pendant le jour. " Voulez-vous, lui dit celle-ci, qu'on ne l'appelle plus quand son tour revient ? " Oh ! non, répliqua Sabine, la pauvre fille, cela lui ferait de la peine. Dites-lui seulement qu'une autre fois, elle ne se dérange que quand je l'appellerai."

Un soir, se trouvant plus souffrante encore que d'habitude, elle fit signe à la sœur qui la veillait d'approcher de son lit et lui dit avec un accent singulièrement touchant et affectueux : " J'ai peur d'avoir une mauvaise nuit, j'aurai la fièvre. Si je vous dis quelque chose qui vous fasse de la peine, n'en ayez pas de chagrin, c'est le mal ! Si vous saviez comme je souffre ! Si le bon Dieu me

guérit, je vous rendrai tout cela... C'est une bonne maladie que celle-là, ajouta-t-elle ; je ne sais pas si je guérirai ou si je mourrai : mais si je me rétablis, je vous assure que je saurai soigner les malades : je comprends maintenant qu'il faut avoir souffert pour savoir soulager les autres ! "

L'excès de la souffrance lui arrachait-il quelque plainte, elle demandait aussitôt qu'on lui donnât son crucifix, et le tenant dans ses mains, elle ne cessait de le baiser. " Oh ! mon bon Jésus, je vous en prie, laissez-moi dormir ! J'en ai assez : c'est fini, n'est-ce pas ? Je ne tousserai plus ? " Puis se retournant vers la sœur, elle la remerciait par un aimable sourire de l'assistance qu'on lui avait donnée : " Pauvre fille, disait-elle souvent, quelle nuit je vous fais passer ! "

Elle s'informait affectueusement de chacune de celles qu'elle ne voyait pas, s'intéressait encore à tout ce qui les touchait, et malgré son état pitoyable, trouvait de la pitié pour les peines des autres. Parfois même, pendant ces douloureuses insomnies, elle cherchait à égayer par quelque douce plaisanterie les sœurs qui la veillaient. Il lui arriva, pour les distraire et leur donner le change sur ses souffrances de leur chanter des chansons de sa jeunesse, et elle ne s'arrêtait que lorsqu'une quinte, comme elle disait en souriant, la forçait à se taire. Une nuit, l'une d'elles, prise d'une violente envie de tousser, et voulant la comprimer de peur d'éveiller Sabine qu'elle croyait endormie, fut obligée de céder à la nécessité. La sainte malade, au lieu de la reprendre, se tourna vers elle avec un bon sourire et lui dit : " Pauvre malheureuse ! quelle toux vous avez ! Si un voleur caché sous un lit avait un pareil besoin de tousser, il serait mal à l'aise ! "

Une autre fois, elle dit à une sœur qui passait la nuit auprès d'elle et qui était alors au milieu de sa retraite : " Vous êtes donc en retraite ? Vous êtes bien heureuse ! Pour moi, je n'en ferai pas cette année. D'ailleurs je puis m'en passer, mon bon Jésus m'a appris tant de choses depuis qu'il me tient attachée avec lui sur la croix, que je n'ai plus besoin de rien connaître, si ce n'est le ciel où j'irai bientôt. Mon Jésus n'est plus qu'au ciel pour moi, je ne dois donc plus vouloir vivre ! "

Cette dernière parole si résignée, si touchante, si sublime dans sa simplicité, me paraît résumer la vie et exprimer l'âme de ma sainte sœur mieux que tout ce que je pourrais dire : elle est là toute entière.

Elle avait toujours attaché une grande importance aux anniversaires, et elle voyait cette fois approcher le 17 septembre avec un mélange d'espérance et d'anxiété. C'était le jour où, dix ans auparavant, sa nièce et sa filleule, la petite Sabine, s'était envolée de ce monde : " Vous verrez, disait-elle, que ce jour-là il m'arrivera quelque chose du ciel. " Elle s'attendait à mourir en cette même journée. Son pressentiment ne se réalisa point, mais dès le matin, il se passa en elle quelque chose d'extraordinaire ; elle semblait tout occupée intérieurement. A un certain moment, la sœur qui la soignait voyant qu'elle la regardait en souriant, lui demanda ? Eh bien, qu'y a-t-il donc ? — Sabine m'a assurée, répondit la malade, que dans un mois j'irai la rejoindre au paradis. " La sœur se souvint de cette parole quand un mois plus tard, le 20 octobre, elle la vit en effet partir pour le ciel.

A dater des premiers jours d'octobre, sa faiblesse devint si grande, sa respiration si haletante, qu'on dut s'attendre chaque jour à la voir s'éteindre comme un cerceau dont la cire est toute consumée. Pourtant la flamme du saint amour brillait toujours dans son regard et y brilla jusqu'à la fin. Sa mère et sa sœur jumelle, admises dans l'intérieur du monastère, où elles avaient l'habitude de faire des retraites, ne la quittèrent pour ainsi dire pas, durant les deux dernières semaines de sa vie. Elles purent constater par elles-mêmes de quels soins maternels et fraternels leur chère mourante était entourée au sein de sa famille religieuse. Son frère aîné vint plus d'une fois pendant ses derniers jours la confesser et lui apporter la communion. Elle ne manqua donc pas d'aucune consolation spirituelle.

Le 19 octobre, on crut qu'elle ne passerait pas la journée. Depuis deux jours déjà, elle avait retrouvé dans sa plénitude ce sentiment de l'union intérieure avec Dieu, dont l'absence l'avait si cruellement éprouvée. A la manière dont elle embrassa le soir sa mère et sa sœur jumelle, il était évident qu'elle croyait les embrasser pour la dernière fois.

Son frère lui adressa, avant de la quitter, quelques mots de foi et de tendresse chrétienne qu'elle accueillit avec une douce émotion :

" Tu vas donc aller avec le bon Dieu ? Tu vas voir Jésus face à face ; tu vas voir la sainte Vierge, saint François de Sales, saint François d'Assise ! Comme tu es heureuse ! Je voudrais bien être à ta place ! Comme nous nous sommes aimés sur la terre, n'est-ce pas ? Tu es ma petite sœur du Ciel, nous allons nous aimer encore bien davantage. "

Elle lui répondait par un sourire angélique. On voyait qu'elle savourait silencieusement la joie de sa paix et de son union retrouvée.

Cependant, autour d'elle, on demandait, on attendait plus encore. La pauvre sœur converse qu'elle avait tant aimée et qui, depuis plusieurs mois, l'avait soutenue et encouragée tout particulièrement dans ses épreuves spirituelles, voulait une manifestation de la sainteté de cette âme prête à partir et de la gloire qui l'attendait au Ciel : " Seigneur, disait-elle et répétait-elle sans cesse avec cette admirable éloquence que les âmes les plus simples puisent dans le sein du Verbe Éternel, Seigneur, vous qui êtes l'enchantement des âmes, enchantez donc ma bonne petite sœur ! Enchanter ce cœur qui est tout à vous : venez l'investir tout entier. Je vous demande cela pour elle-même, pour toute la communauté, pour toute la famille. Je vous le demande pour vous-même, Seigneur, afin qu'elle voie que vous êtes fidèle ! Venez prouver vos miséricordes et montrez qu'elle âme est toute à vous ! "

Cette ardente et sainte prière allait obtenir son

effet. La nuit se passa sans accident : bien que douloureuse, à cause d'une toux incessante, elle fut calme, même joyeuse. Après les quintes, la chère mourante reprenait immédiatement ce sourire si fin, si gracieux, qui avait toujours donné à son visage quelque chose de tout spécialement sympathique. " Ce n'est pas grand-chose, disait-elle ; qu'est-ce qu'une souffrance comme celle-là ? à mon bon Jésus, je vous aime ! " Et elle baisait avec un amour de petit enfant le crucifix plein de reliques, que son frère lui avait confié le lendemain de son Extrême-Onction, le 29 août. Elle ne l'avait pas quitté depuis ce jour, et c'est sur cette image du Sauveur qu'elle devait rendre le dernier soupir. — " Entendez-vous chanter mon petit oiseau ? " disait-elle à la bonne sœur qui la veillait (elle voulait parler du sifflement que rendaient ses pauvres poumons presque détruits) : " le petit coquin, comme il fait du bruit ! " On l'entendait en effet dans toute la chambre.

Le matin, vers huit heures, elle entra tout à coup dans une sorte de ravissement. La présence de Dieu en elle devint si visible et si admirable que la sœur envoya chercher immédiatement la mère supérieure, la sœur dépositaire et trois ou quatre autres religieuses. Pendant cette extase d'amour qui dura près d'une demi-heure, la bienheureuse épouse du Christ baisait son petit crucifix avec de grands transports. " O mon Jésus, mon Jésus, s'écriait-elle d'une voix aussi forte que si elle eût été en pleine santé, que je vous aime ! Que je suis heureuse ! Venez bien vite, venez me prendre, me mener au Ciel ! Maintenant, je n'ai plus peur de mourir ; depuis trois jours, c'est fini. Je desirais mourir pour aller avec vous ! à mon bon Jésus, je vais donc vous voir ! Que ce soit aujourd'hui ! Oui, je suis heureuse de mourir. Ma chère communauté, mes bonnes sœurs, nous ne nous quitterons pas ; je serai toujours avec vous. "

Puis, avec un accent tout particulier : " Je ne vois pas bien encore ce que c'est : mais je sais qu'un grand bien va arriver à la communauté à cause de moi. Ce sera un grand bien, mais je ne vois pas bien ce que c'est ! "

La sœur dépositaire, ancienne supérieure et confidente de Sabine qu'elle aimait comme son enfant, a dit depuis, que si ce transport avait duré encore quelques instants, la sainte mourante n'aurait pu le supporter. Craignant que la violence de son désir et de son amour n'achevât de briser sa vie, elle fit immédiatement avvertir la famille. Ses frères présents à Paris, accoururent au monastère, et versèrent des larmes en apprenant la grâce que Dieu venait de lui faire.

Vers dix heures, son frère aîné fut admis auprès d'elle. Elle était sur son lit, la tête couverte d'un voile blanc, pleine de sérénité et de joie. Son visage amoindri par la souffrance lui donnait l'apparence d'un petit enfant. L'extase était passée, mais la visite du Seigneur avait laissé dans son âme et jusque sur son visage une paix céleste qui y demeura jusqu'aux approches de l'agonie. Ses souffrances mêmes ne l'en faisaient point sortir : " Est-ce que cela trouble la paix ? lui demanda une de ses sœurs après des crises douloureuses. — Oh ! non, du tout, répondait-elle doucement, seulement cela fait mal. "

Vers dix heures, elle appela son frère seul près de son lit : elle se confessa une dernière fois des petites misères de son innocence vie et surtout des fautes qui avaient pu lui échapper durant sa longue maladie. Sa confession terminée, elle lui fit, avec une présence d'esprit merveilleuse, beaucoup de recommandations particulières, n'oubliant personne, ni parents, ni amis, ni même les pauvres qu'elle secourait et qui allaient perdre en elle leur seconde Providence. Elle le pria de demander pardon pour elle à la sœur infirmière, dont elle croyait avoir quelquefois recueilli les soins avec un peu d'impatience. Puis il la quitta pour aller à la chapelle chercher le Saint-Viatique. Elle indiqua elle-même comment il fallait disposer les flambeaux et le crucifix, et quand tout fut prêt, les mains jointes et la tête voilée, elle attendit son bien-aimé.

Bientôt, le son de la clochette annonça l'arrivée du Seigneur. Il passa porté dans les mains de son père, suivi de toute la communauté : chaque religieuse tenait un cierge allumé. Je n'oserais pas peindre cette scène déchirante et sublime, ce prêtre aveugle élevant devant les yeux de celle qui était deux fois sa sœur le corps sacré du Sauveur, lui adressant d'une voix que les larmes faisaient trembler quelques paroles de consolation et de sainte espérance, et déposant sur les lèvres de la mourante le gage de sa résurrection et de son bonheur éternel. Tous les assistants agenouillés priaient et pleuraient : ils étaient remplis de tristesse et de joie. Dieu était au milieu d'eux et tous sentaient sa présence.

Après qu'elle eut reçu la sainte hostie, Sabine demeura quelque temps immobile, comme si elle fût déjà morte ; mais ce n'était pas l'anticipation de la mort, c'était celui de la foi et de l'amour. Au bout de quelques minutes, son frère s'approcha d'elle, adurant en elle Jésus comme en un très pur tabernacle. Elle l'embrassa tendrement et à plusieurs reprises : " Nous ne nous quitterons jamais, lui dit-elle. Tu prendras bien soin de maman, tu tâcheras d'être là quand elle mourra, pour l'aider. " Puis elle ajouta : " Tu ne me quitteras pas, n'est-ce pas ? Tu resteras jusqu'à la fin. La bonne sœur dépositaire m'a promis que je n'étoufferais pas et que je mourrais aujourd'hui. Qu'en penses-tu ? " Il lui répondit qu'en effet elle ne passerait pas la journée. — " Oh ! tant mieux ! Prie pour que cela soit bientôt. "

Il lui parla aussi du bonheur qu'elle avait de mourir à la Visitation, épouse du Jésus Christ, comblée de ses grâces depuis son enfance. " Voici la fin du travail, plus de douleurs, plus de dangers. Voici ton Epoux qui vient te chercher pour te faire entrer en son beau Paradis. — Oui, oui, reprit-elle. J'y vais avec toi, je t'aiderai au moment de la mort. Toi aussi tu auras une bonne place. "

Sa mère, sa sœur s'approchèrent chacune à leur tour et reçurent ses dernières tendresses. Elle s'attendrissait visiblement quand on lui recom-